

Les pardons des chevaux aux chapelles en Bretagne Kernault 11 mai 1996

Daniel Giraudon

En Bretagne rurale, aux siècles derniers, les animaux de la ferme font, si l'on peut dire, partie de la famille. Cette considération est dûe en grande partie à la place qu'ils tiennent dans l'économie de ses habitants mais aussi aux liens affectifs qui les attachent les uns aux autres. Pour de nombreuses petites exploitations, la perte d'une vache ou d'un cheval est une catastrophe. Il est donc essentiel de tout faire pour assurer leur protection. A une époque où la médecine a encore peu fait son entrée dans les campagnes et où l'argent fait défaut pour payer un homme de l'art, le paysan breton place toute sa confiance dans le pouvoir des nombreux "saints vétérinaires" que sont Eloi, Gildas, Hervé, Nicodème, Herbot, Cornély, Vincent, Yves et autres grands serviteurs de la médecine populaire. Il les trouve, pour ainsi dire à sa porte, dans leurs sanctuaires de villages, et c'est en particulier lors de leurs pardons qu'il les prie de prendre soin de son cheptel ou qu'il les remercie de leur intercession.

Ces fêtes religieuses sont l'objet de rites particuliers où se mêlent, en parfaite harmonie, profane et sacré. Leur fonction sociale et identitaire indéniable renforce la cohésion d'un groupe réuni en un moment précis de l'année autour de l'espace sacré, constitué par la chapelle et la fontaine du saint protecteur du bétail. Dans les lignes qui vont suivre, nous allons nous intéresser aux seuls pardons de chevaux..

Une fête religieuse aux rites pas toujours orthodoxes :

Avant d'en venir à la description de ces pardons, il convient de dire quelques mots de leur climat et de la psychologie particulière de leurs participants. Ces derniers s'y rendent moins pour obtenir la rémission de leurs péchés ou gagner des indulgences que pour régler leurs comptes avec le saint protecteur, en reconnaissance d'une faveur accordée ou pour solliciter sa protection pour l'année à venir. Ils lui vouent une confiance absolue. Leur préoccupation essentielle va donc vers lui. Peut-être même parfois en oublient-ils Dieu lui-même. C'est sans doute la raison pour laquelle, ce jour-là, on voit autour et dans la chapelle, des gens qui, habituellement, ne mettent jamais les pieds à l'église. Les hommes en particulier, un peu rétifs, qui se font habituellement représenter par leurs épouses à la messe du dimanche, ne voudraient, pour rien au monde, manquer le pardon - leur pardon et celui de leurs chevaux. Le pardon est un des moments privilégiés pour effectuer les démarches de recours.

La pérégrination

La pérégrination n'est jamais très longue du moins si on la compare avec celle de pardons plus célèbres qui fait dire par exemple aux pèlerins trégorrois : **O Santez Anna Wened / pegen hir eo mont d'ho kwelet**, Oh, sainte Anne d'Auray, comme le chemin est long pour aller vous voir ! . En effet, les saints des chevaux sont honorés en de nombreux points du pays et on sait où les trouver. Il est frappant, encore aujourd'hui, de voir comment les paysans connaissent leur géographie des "praticiens spécialistes" des animaux. Dans la région de Lannion, on nous dira par exemple spontanément qu'on allait à St Gildas, Penvénan ou St Eloi, Louargat, pour les chevaux, à St Herbot, Ploulec'h ou à Christ, Trégrom pour les vaches, à St Vincent, Ploumilliau, ou Saint Antoine Pleumeur-Bodou pour les cochons...Il y a parfois concurrence entre les uns et les autres : "**Ma mère avait plus confiance en saint Vincent de Runan, qu'en saint Antoine de Pommerit Jaudy**", nous dira un de nos informateurs **et bien que domiciliée à Pommerit, elle faisait le déplacement à Runan**. " Nul n'est prophète en son pays.

Afin de donner tout de même à ce déplacement un caractère de pèlerinage, on s'efforce d'arriver très tôt le matin, pour assister à la première messe. Beaucoup de nos informateurs confirment cela. Selon leurs propres mots, cet office matinal a "plus de valeur". On effectue le trajet en compagnie de son cheval, à pied ou sur son dos. Il s'agit parfois d'un miraculé de Saint Eloi.

Le grand jour des chevaux :

Comme tous les pardons aux chapelles, le pardon aux chevaux est une fête où la religion populaire se taille une belle part. Ce qui en fait avant tout l'originalité, c'est la participation des animaux aux divers rites, qu'ils soient profanes ou religieux. On pèlerine à deux et quatre pattes, sans allusion au retour de la fête, bien entendu. Pour les chevaux, c'est vraiment "leur jour", autant que pour les hommes. Pour certains membres du clergé, c'est plus une assemblée de chevaux qu'une assemblée d'hommes."**Les chevaux se rendent compte que ce pardon est leur fête**", dira un paysan à Anatole Le Braz, au pardon de Saint Gildas en Penvénan.

Pas question ce jour-là de les attacher pour les faire travailler, ce serait attirer mille maux sur les pauvres quadrupèdes. Le récit de Souvestre dans **Les derniers Bretons**, à propos de la réparation de la digue du Kurnic à Guissény, en est une bonne illustration : **Enfin, après plusieurs mois de fatigues, le môle, deux fois détruit et deux fois réparé, allait être terminé. : encore une journée de travail, et le problème était résolu ! J'éprouvais une impatience facile à comprendre, car la marée d'équinoxe arrivait le surlendemain. Le soir, comme les ouvriers se retiraient, un charretier m'avertit qu'il ne pourrait venir le lendemain avec son attelage, parce que c'était la fête de Saint-Eloi, et qu'il devait conduire ses chevaux pour entendre la messe à Landerneau ; un autre vint bientôt m'apporter la même nouvelle ; puis un troisième, puis un quatrième, puis tous. Effrayé, je leur expose les dangers d'un retard ; je les supplie, je m'emporte ; je leur propose de doubler, de tripler le prix de leur travail ; tout est inutile. Ils m'écoutent attentivement, suivent mes raisonnements, les approuvent, et terminent toujours par me répéter qu'ils ne peuvent venir, parce que leurs chevaux mourraient dans l'année s'ils n'entendaient pas la messe de Saint-Eloi. Il fallut se résigner. Le lendemain, la marée arriva, surmonta les travaux inachevés, couvrit la baie dans toute son étendue, et emporta la digue en se retirant."**

L'arrivée à la chapelle : circumambulation et salut :

Chevaux et cavaliers sont étroitement associés à la démarche pélerine et montrent ensemble, si l'on peut dire, leur foi profonde. Pour chaque grâce à obtenir et pour chaque saint le cérémonial est ordinairement fixé par une lointaine tradition qui marque l'originalité des différents sites. Les arrivées au sanctuaire se font en continu :

C'est d'abord le circuit du cavalier et de son cheval autour de la chapelle dans le sens du soleil : **En em gavet ar bardonerien, kentañ tra a reont eo diskenn diwar o c'hezeg hag ober teir gwech tro ar chapel, ar gorden dindan o c'hazel, ur chapeled en un dorn hag an tog en dorn all, en ur lavarout o fater**, la première chose que font les pèlerins en arrivant, c'est de descendre de leur monture et faire trois tours de la chapelle, tenant la corde sous l'aisselle, le chapelet d'une main, le chapeau de l'autre, en disant leur prière.

Le cheval, comme son cavalier, saluent le saint en passant devant la chapelle dont le porche est grand ouvert : Parlant du pardon de St Eloi à Ploudaniel, Anatole le Braz écrit : **On fait faire aux animaux le tour du sanctuaire par trois fois. Le troisième tour achevé, on arrête les chevaux devant le porche occidental ouvert à deux battants et on les oblige à incliner la tête à diverses reprises, en guise de salut à l'image du saint debout au fond de l'abside, à la droite de l'autel. La station dure le temps qu'il faut à l'homme qui mène la bête pour réciter l'oraison de circonstance :**

**Sant Alar viniget,
A zo mestr was ar c'hezeg,
Ro dezhe boued ha yec'hed,
Ma vo kresk war al loened**
St Eloi béni,
Toi qui es maître sur les chevaux,
Donne leur pâture et santé
Et fais qu'augmente le cours des bêtes..

On voit que le paysan n'a pas fait le voyage pour rien.

A Paule, le circuit traditionnel est original : en amont de la chapelle St Eloi, sur le tracé de l'ancienne voie romaine (de Rostrenen à Carhaix) se trouve un petit oratoire nommé **Ti marc'h**, la maison du cheval, dans lequel on voit saint Eloi et son cheval chez un forgeron. Chacun à donc son sanctuaire : la chapelle est pour le cavalier, la petite maison, pour le cheval. Après les vêpres, les cavaliers montent au galop vers le **Ti marc'h** dont ils font trois tours en redressant la tête de leur monture lorsqu'ils passent devant la grille de protection pour leur montrer la monture de saint Eloi, **evit diskouez ar marc'h d'ar c'hezegeier**(pour montrer l'étalon aux juments). Et notre informateur d'ajouter avec étonnement : "**Les vieux disaient qu'il fallait faire voir le cheval du ti marc'h aux juments pour être assuré d'avoir un poulain, pourtant c'était un cheval en bois !.**"

Offrandes et ex-voto :

Le plus souvent, c'est donc après avoir tourné autour de la chapelle que le pèlerin s'acquitte de sa dette, en reconnaissance par exemple d'une guérison, d'un beau poulainage, ou encore d'une charrette sortie d'un borbier. Il va aussi faire une avance sur protection future. Comme à tous les pardons, l'offre en argent est courante. Autrefois, elle pouvait atteindre le prix d'un cheval

; Mais l'originalité d'un pardon de chevaux s'exprime plutôt par le don de crin. C'est celui qui touche l'animal de plus près. Ainsi le cheval paye, en quelque sorte, de sa personne. A Ploudaniel, une pièce à la sacristie porte le nom de **Kambr ar reun**, la chambre au crin, qui donne une idée de l'importance accordée à cette collecte.

La remise des offrandes donne lieu à des variantes. A Gourin, après la circumambulation, le cavalier met pied à terre, coupe la queue de sa monture et va la porter sur l'autel du bienheureux. A Kerfourn comme à Plouigneau, la queue du cheval, fraîchement coupée a été soigneusement peignée puis nouée à l'aide d'un ruban aux couleurs vives. A Penvenan, on offre au saint deux poignées de crin : l'une coupée sur le sommet de la tête, l'autre détachée de la queue. Les crins sont parfois ceux de chevaux malades ou décédés.

En beaucoup d'endroits, une table d'offrandes a été spécialement aménagée, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de la chapelle. A chaque offrande, dans la chapelle, retentit le même cri de gratitude lancé par le fabricant quêteur : **Sant Alar d'ho paeo !** saint Eloi vous le rendra ! Il scelle le marché et le généreux donateur peut s'en aller rassuré.

Afin que saint Eloi reconnaisse les siens, le pèlerin de Goudelin entre dans le sanctuaire, le fouet autour du cou. A Saint Nicolas du Pélem, les fidèles apportent du grain qu'ils déversent dans un énorme coffre en bois. Avant la Révolution, Ogée évalue à 300 boisseaux, c'est à dire environ 4 tonnes, les offrandes au soir du pardon. A St Servais (Pont-Scorff), on remplit de millet le coffre d'offrandes.

Le don d'ex-voto est un geste qui marque durablement la reconnaissance des fidèles. Les murs de nombreuses chapelles sont couverts de fers à cheval sur lesquels on a souvent gravé ou peint le nom du cheval ou de son propriétaire. C'est le cas à Quistinic, à Tonquédec, à Goudelin, à Ploubazlanec, à St-Pever, à Pluméliau, à Kerfourn, à Guenin... On en voit de toutes les tailles, de toutes les formes. Certains sont les anciennes chaussures orthopédiques d'un cheval guéri. D'autres, plus fantaisie, ont été spécialement commandés chez le forgeron. Certains sont si grands qu'ils pourraient chausser des éléphants. D'autres encore appartenaient à des chevaux morts que l'on a déferrés avant de les enterrer, pour qu'ils bénéficient dans l'au-delà de la sollicitude du saint ou pour écarter le mauvais sort. Ce sont ceux-là même que l'on clouait à Bignan sur le portail de la chapelle.

On remarque également parmi les ex-voto, de véritables sabots avec leurs fers. Eux aussi portent le nom de leur propriétaire, eux aussi sont le souvenir d'un fâcheux accident. Autre originalité, comme à Louargat, c'est un forgeron qui a offert au saint un véritable bouquet, une couronne de fers à cheval, semblable aux enseignes que l'on voyait autrefois au-dessus de la porte d'entrée des forges. Enfin, à Saint-Eloi de Guisriff, de dévots serviteurs du saint ont orné son autel et sa fontaine de petits chevaux de buis, taillés au couteau pendant les veillées d'hiver. Plusieurs années après, en revoyant ces diverses marques de reconnaissance, la famille aura une pensée pour l'animal et pour le donateur disparus.

La bénédiction et la procession :

A l'issue de l'office, messe ou vêpres selon les lieux, le prêtre bénit les chevaux : il occupe généralement une position élevée, soit le socle d'un calvaire, soit un talus ou une levée de terre dans le placître ; le voici donc qui donne la bénédiction aux chevaux rassemblés avec leurs cavaliers autour de la chapelle. A l'île Saint-Gildas, en Penvenan, en même temps que les chevaux, on bénit de petits morceaux de pain, **Bara sant Weltaz**, le pain de Saint-Gildas, qu'on leur donne ensuite à manger. On en rapporte à la maison pour les autres chevaux qui

n'ont pu se déplacer. On en garde un peu comme remède en cas de maladie. On prétend que ce pain ne moisit jamais. Cette pratique du pain béni, selon Van gennepe, était assez courante en France (Marne, Seine-et-Marne, Meuse, Oise, Pas-de-Calais, Lorraine, Bouches-du-Rhône, ...)

Après cette consécration vient le moment de la procession qui se rend en général à la fontaine. Là encore, les chevaux occupent bien le terrain. A l'époque où le cheval de trait connaît son heure de gloire, les animaux sont en force et en grand appareil. A Saint-Servais (Pont-Scorff), deux-cents cavaliers qui font flotter au vent des enseignes bleues et roses et qui suivent le capitaine, portant une bannière historiée, s'avancent devant la statue de saint Eloi. A Ploudalmézeau, la croix est en tête du cortège. Puis vient un prêtre à cheval, suivi d'environ 200 bêtes montées par les paysans venus de tout le canton. Un autre prêtre à pied, avec les enfants de chœur, ferme la marche. A Pluméliau, les chevaux font un grand tour à la file indienne, suivant l'ancien tracé, tandis que la procession, prêtre en tête, prend au plus court. A Kerfourn aussi, on a deux processions : après la grand' messe, tous les jeunes gens du pays d'alentour amènent leurs chevaux parfois au nombre de quatre à cinq-cents. Ils se dirigent avec leurs montures vers la fontaine de Saint-Eloi en empruntant le trajet même qu'a suivi la procession du clergé ; mais leur procession à eux est toute laïque : elle est présidée par le maire de Kerfourn et son adjoint, avec en tête, le drapeau paroissial, le tambour et les fifres. A Guénin aussi, (1830) des centaines de chevaux sont conduits à la fontaine derrière fifres et tambours. A Guidel, au pardon de St-Eloi, le défilé est superbe : une centaine de chevaux, tous enrubannés, se suivent sur deux lignes dans un ordre parfait. A Quistinic, presque tous les cavaliers se tiennent sur leurs chevaux pendant toute la procession et chantent de tout coeur le cantique à saint Eloi. Ceux qui ne savent pas chanter, font leur prière en récitant leur chapelet.

Partout, ce sont les conscrits du village qui ont l'honneur de porter la statue du saint protecteur des chevaux, et c'est un autre costaud du quartier qui tient la bannière de saint Eloi. A St Nicolas du Pélem, on charge le socle de la statue avec des fers offerts par les pèlerins pour mettre les porteurs encore plus à l'épreuve. Dans les paroisses où la chapelle est placée sous un double patronage, la bannière exprime cette dualité : c'est le cas à la chapelle de la Madeleine en Pluméliau : d'un côté, elle montre sainte Madeleine, de l'autre, saint Eloi.

En 1955, à Landébia, la procession prend déjà des allures de "défilé folklorique" à l'attention des touristes. Les chevaux de trait avancent deux par deux. Les cavaliers, en tête, sont en chemise blanche et cravate noire. Viennent ensuite, les enfants, le prêtre avec les enfants de chœur, les femmes et les hommes. Les forgerons, quatre ou cinq, défilent avec le marteau sur l'épaule. Puis, c'est saint Eloi dans une charrette tirée par un cheval. Tout le monde chante le cantique à saint Eloi. Le soir, on fait bal et feu d'artifice. Cette assemblée de Saint-Eloi à Landébia, c'est l'abbé Doré qui, dans les années 50 lui redonna son éclat. L'abbé Cadellec, de 1957 à 1960, lui conserva son prestige, alors que son successeur, l'abbé le Blanc le laissa tomber, interdisant même aux forains de venir. Aujourd'hui, l'assemblée de saint Tlé, comme on la nomme en gallo, est repartie de plus belle, sous la houlette du maire et du recteur. Le défilé de chars est encore plus imposant. On fait appel à un centre équestre et à une meute de chiens de manière à attirer les vacanciers. Désormais, on assiste plus au pardon en spectateur qu'en acteur et bientôt, ce ne seront plus des chevaux que l'on bénira mais des tracteurs et des automobiles.

Mais laissons de côté cette période moderne et revenons sur l'époque où le cheval de trait était la force motrice des exploitations agricoles.

L'eau et le cheval :

La fontaine :

Nous prenons justement maintenant la direction de la fontaine pour entrer plus avant dans la religion populaire avec des rites anciens où l'eau et le cheval jouent les premiers rôles. C'est l'eau qui attire le pèlerin. L'eau est la substance magique et médicinale. Elle féconde et elle guérit. La fontaine et son eau sont des éléments indispensables à tous les pardons. On a même vu des pardons, après disparition de la chapelle, se maintenir autour d'une seule fontaine, et parfois en l'absence du clergé !.Les fontaines furent sans doute à l'origine de ces rites païens. Elles en sont aujourd'hui le dernier refuge.

Chaque cavalier mène sa monture à la fontaine du saint. Il la fait boire, lui asperge la crinière ou la croupe ou encore lui verse de l'eau dans les oreilles. Pour les chevaux qui sont restés à la ferme, il remplit une petite fiole d'eau ou la fait remplir par le pauvre du hameau ou de la paroisse que l'on a souhaité voir, ce jour-là, profiter des aumônes des pèlerins. L'objet du rite est généralement de s'attirer les faveurs du saint pour avoir de la chance avec ses bêtes : une heureuse guérison ici, une promesse d'un bon poulinage là, comme le montre, cette description donnée par Ogée de la St Eloi à Plérin : **"A un quart de lieue de Plérin est une chapelle dédiée à saint Eloy, dont la fête se célèbre au mois de juin. Les paysans des environs ont rendu ce saint le patron des juments et des chevaux. Tous les ans, au jour de la fête, les habitants des paroisses de dix lieues à la ronde y viennent en pèlerinage. Après leurs prières faites à la chapelle, ils vont à la fontaine qui se voit auprès, y puisent de l'eau avec une écuelle, et la jettent dans la matrice et dans les oreilles de leur jument, et en arrosent les testicules de leur cheval, dans la persuasion que cette eau a la vertu prolifique. Cette opinion est si bien gravée dans l'esprit de ces bonnes gens, qu'il serait impossible de l'en déraciner."**

Le préposé à cette tâche est souvent un pauvre du hameau ou de la paroisse que l'on a souhaité voir, ce jour-là, profiter des aumônes des pèlerins. En outre, un tel geste accompli par un indigent a encore plus de valeur. Nous en parlerons encore. Les mendiants sont les protégés de Dieu. C'est également ce misérable qui, moyennant une petite obole, remplit les petites fioles d'eau que l'on rapportera à la maison.

La façon de jeter l'eau et l'endroit sur lequel on la jette varient selon les lieux. Ici, ce ne sont que de simples aspersion, là ce sont des douches à pleins seaux (Quistinic). Ici, on arrose la crinière, là, on ondoie la croupe ou les sabots (Kerfourn), là encore, c'est dans les oreilles que l'on verse le précieux liquide, une pratique que n'apprécient pas les chevaux. Ailleurs ce sont les parties sexuelles de l'animal qui sont aspergées (Plérin). Autrement dit, on vise les parties sensibles des animaux, ces parties qui symbolisent le travail et la fécondité. Ailleurs encore, on fait entrer la potion magique dans le corps de l'animal en la lui faisant boire

L'importance des dates :

On note que de nombreux pardons de chevaux ont lieu au mois de juin, plus précisément le 24, c'est à dire, le jour de la translation des reliques de Saint Eloi mais aussi et surtout celui de la St Jean. Or d'anciennes croyances, bien attestées en Bretagne et ailleurs, prétendent qu'à cette date proche du solstice d'été, les eaux ont des vertus magiques supérieures :

Manuel Le Mestre, mon voisin (né en 1908) me disait que son père l'envoyait à St Eloi, (Louargat) la nuit de la St Jean, chercher de l'eau à la fontaine pour les chevaux. Alors que le pardon de Saint Eloi avait lieu le premier dimanche de juillet et la fête de Saint Eloi le 1er décembre.

On ne peut ici s'empêcher de faire le rapprochement avec une autre date, le premier jour de mai, où l'eau dans sa forme la plus raffinée, la rosée, accomplit des miracles. Ce matin-là, on fait sortir le bétail de l'étable, plus tôt que de coutume, avant l'aube, pour lui faire brouter la rosée de mai. On est ainsi assuré d'obtenir des laitières, un rendement maximum. Pour souligner encore mieux l'importance d'un jour privilégié dans le calendrier des croyances populaires, ajoutons cette tradition que nous avons relevée à St Gilles-Pligeaux pour le pardon de St Gildas, patron là-bas des bêtes à cornes. Dans cette petite chapelle, il y avait en fait deux pardons, le 29 janvier et le 24 juin, mais, selon la tradition, l'eau qui devait servir à l'aspersion des bêtes devait être puisée au premier pardon et non au second et en plus, il fallait attendre le 2 février, jour de la chandeleur, pour tracer avec la burette une croix sur le flanc des vaches. Ces dates, 24 juin, 1er mai et 1er (2) février correspondent à des moments également importants dans le calendrier celtique : la période du solstice d'été (24 juin), Beltaine (1er mai), et Imbolc (1er février)

Les dates auxquelles on célèbre la plupart des autres pardons des chevaux tombent dans la période fin juillet-début août qui correspond en Irlande aux fêtes de Lughnasa, des festivités, comme nous le verrons, marquées elles aussi, là-bas, par un grand pouvoir de l'eau sur les animaux.

Le saut de Saint-Eloi, lamm Sant Alar :

L'eau de la fontaine du saint garde son pouvoir lorsqu'elle en sort sous la forme d'un ruisseau. A Plouarzel et Ploudalmezeau, le jour du pardon de St Eloi, on fait faire aux juments un saut par dessus l'eau qui s'écoule ainsi de la fontaine. C'est le **lamm Sant Alar**, le saut de saint Eloi. Selon les informateurs, la jument est assurée par ce bond d'avoir un petit poulain dans l'année qui suit. L'eau et le saut sont tous deux symboles universels de fécondité et de fertilité.

Le jour du pardon était tellement propice que certains cultivateurs procédaient même à de véritables saillies comme le confirme le témoignage de Soaig Joncour au pardon de Plouyé en 1913 : **"Un peu avant d'arriver à la chapelle de Saint-Salomon, on traverse la rivière d'Ellez, assez large mais peu profonde à cet endroit. Encore deux ou trois cents mètres et voisi le champ précédant l'oratoire. Là, derrière un talus, un paysan faisait saillir sa jument, coutume assez fréquente, paraît-il, surtout pour les juments réputées stériles, par confiance en l'action bienfaisante du saint. "**

La baignade des chevaux :

L'eau du saint est encore bénéfique lorsqu'elle s'écoule dans une mare, un étang et même dans la mer. C'est pourquoi, on procède également à la baignade des chevaux dans des pièces d'eau situées près des chapelles comme à Plouyé à Sant Salaiün, à St Pever à ND de Restudo, à Goudelin à ND de l'Isle, à Plaine-Haute à Saint Tlé (Eloi), ou encore à St Jean-Kerdaniel. Les chevaux et leurs cavaliers effectuent généralement trois tours dans l'étang. Nous le disions plus haut et le chansonnier populaire Ian ar Minous le confirme, la bénédiction du saint sera encore plus sûre si cette tâche est confiée à un pauvre. Voici ce qu'il écrit dans sa chanson publiée sur feuilles volantes consacrée au pardon de Notre-dame de L'isle à Goudelin : Saint Eloi s'adresse ainsi au palefrenier :

**Na laran ket na po ket (ma benediksion)gant ur gondision
Ma ri neuial da gezeg gant ur paour n'ar stank don,
Destinet da gement-se en kichen ma chapel,
Ya, pe neuial anezi en stank bras ar c'hastel.**

Je ne dis pas que tu n'auras pas ma bénédiction, à condition,
Que tu fasses faire nager ta jument par un pauvre dans l'étang profond,
Destiné à cet effet à côté de ma chapelle,
Oui ou la faire nager dans le grand étang du château.

Les tours dans l'eau donnent lieu parfois à un rite très spécial dont voici un témoignage au début du siècle à Plouyé par Soaïk Joncour : **En ur prad, damdost d'ar chapel, emañ ar feunteun vurhudus, en he c'hichen ul laouer mein-benerezh. Arched Sant Salaun a vez graet anezhi. Hervez ar c'hredennoù kozh, ar zant en dije treuzhet ar mor enni evit dont eus Iwerzhon da Vreizh izel hag enni e vije bet laket goude e varv. Un nebeut devezhioù araok ar pardon, paotred yaouank an tiegezhioù tro-war-dro a gloz endro d'ar feunteun gant mouded ha mein bras dastumet du-mañ, du-hont. Setu ma vez graet e-gis se evel ul lenn war dro tregont traotad led. Er poull-se e vez kaset ar c'hezeg d'ober teir dro. En unan eus an troio-se e rank al loen stekiñ ouzh laouer ar zant beuzet en dour. En ur zont er-maez e vez graet sin ar groaz gant ur banne dour war benn al loen ha war e dalier,** la fontaine miraculeuse se trouve dans une prairie. A la toucher, une auge en pierres de taille (les gens disent ar c'homm). On l'appelle le cercueil de Saint Salaun. Selon d'anciennes croyances, le saint aurait traversé la mer dans cette auge pour venir d'Irlande en Bretagne et on l'aurait mis dedans après sa mort. Quelques jours avant le pardon, les jeunes des fermes alentour font un barrage autour de la fontaine avec des mottes de terre et de grosses pierres. ils forment ainsi une pièce d'eau d'environ trente pieds (les gens disent poull sant salaun). C'est dans cette mare que l'on fait faire trois tours aux chevaux. A l'un de ces tours, l'animal doit toucher l'auge du saint recouverte d'eau. En sortant, on fait le signe de croix sur la tête et la croupe du cheval avec quelques gouttes d'eau de la mare.

La baignade prophylactique des chevaux est un rite ancien attesté aussi en Irlande mais également dans l'île de Man, en Gallice, dans l'Aveyron, en Provence, en Belgique et en Hollande où l'on conduit les chevaux dans la mer à Pâques. Dans la Revue des traditions populaires, Le Carguet signale également le bain rituel autrefois pratiqué sur tout le pourtour de la baie d'Audierne à Penmarc'h. Il précise : **c'eût été manquer gravement aux usages que de ne pas les baigner dans la mer les jours des grandes fêtes religieuses dans l'après-midi ; l'abstention eût attiré des malheurs sur le propriétaire ou ses animaux.** La toponymie nautique repertoriée par Alain Le Berre renforce l'existence de cette pratique. Parmi les lieux signalés de Lesconil à la pointe de la Torche, il relève un rocher nommé : **Men ar marc'h** qu'il traduit par "pierre du cheval" et il ajoute ce commentaire : les chevaux font le tour de la roche en se baignant. Plus loin, il relève encore un : **Kan kezeg**, c'est à dire : Chenal aux chevaux.

Baignades en pays celtiques :

En Irlande, l'approche de la moisson donnait lieu autrefois à d'importants rassemblements en des sites traditionnels tels que sommets de collines ou de montagnes, mais aussi, pour notre propos, bords de lacs ou de rivières, pour le festival de Lugnasa célébré fin juillet-début août. Maire Mac Neill a identifié 13 lieux de rassemblement près des pièces d'eau, la plupart dans

le Nord Midlands (4 dans le comté de Meath, 3 dans le comté de West Meath, 2 dans le comté Tyrone, 1 dans les comtés de Cavan, Galway, Leitrim, Mayo.)

En voici une description datée de 1680 dans le comté de West Meath par Piers : **le premier dimanche de la moisson, en août, les paysans conduisaient leur bétail dans une mare ou une rivière croyant que les animaux ne passeraient pas l'année s'ils n'étaient pas baignés de la sorte. Ils seraient assurés de rester en bonne santé jusque la fin de l'année.**

En voici une autre de 1835 où l'on note le caractère déjà plus festif de l'assemblée : **Sur les rives du lac Owell, à quelques miles de Mullingar, on célèbre encore un pardon le 1er dimanche d'août, nommé le pardon du lac, pattern of the Lough, et ce jour a autant d'importance que le jour de Pâques ou de Noël. On le nomme aussi le dimanche du lac. La grande attraction du pardon est la baignade des chevaux dans le lac. Tôt, le dimanche matin, la foule se rassemble, arrivant de tous les points du pays. Certains viennent pour s'amuser, d'autres pour conclure un mariage et d'autres enfin pour régler quelques querelles. La baignade des chevaux dans le lac est une prouesse qui amuse bien les spectateurs. Elle est aussi dangereuse. Et comme ce sont des experts qui prennent part à l'épreuve, le spectacle est captivant. On assiste à des courses dans l'eau.**

Les courses de chevaux : compétitions et cavalcades :

La course de chevaux était une autre tradition liée à ces pardons. Tantôt cavalcade, tantôt, véritable compétition, elle est signalée à Plaine-Haute, à Gourin, à Paule, à Plouyé, à Saint-Pever, à Saint Nicolas du Pelem, et à Penvénan.

En voici un témoignage à nouveau donné par Soaig Joncour à Plouyé : **Ur wech graet tro d'ar feunteun e reont teir dro d'ar prad ha d'ar vered war o c'hezeg d'an daoulamm,** une fois fait le tour de la fontaine, ils font trois fois le tour de la prairie et du cimetière à bride abattue.

On peut se demander si ce que nos témoins actuels ont perçu comme une course organisée, n'aurait pas eu à l'origine un autre sens. Les trois tours autour du cimetière, n'auraient-ils pas été, comme ici, une manière d'honorer les morts de la frairie ? Le martèlement des sabots n'aurait-il pas été une façon d'éloigner les mauvais esprits ?

De plus, quand on lit d'autres témoignages anciens sur ce point précis, plutôt que de compétition, on aurait tendance à parler de course de défoulement, sorte de fantasia, où chacun cherche à libérer toute son énergie et toute la force de son cheval." C'est ce que, ressent, par exemple, Anatole Le Braz en assistant au pardon de St Gildas à Penvenan : **Par tous les chemins raboteux qui dévalent vers la grève, se précipitaient au galop des hordes de juments et d'étalons montés par des paysans à demi-nus. Ni bride, ni selle, un simple licol. L'homme en bras de chemise, le pantalon de berlinge retroussé jusqu'aux cuisses, avait les bras noués autour du cou de la bête ou se cramponnait à sa crinière. Le même cavalier amenait parfois tout un troupeau, sur une seule file, le mufle de chaque cheval attaché par une corde à la queue du précédent.. Il en débouchait de toutes parts. Sur le bord de la plage, ils se rangèrent, l'eau n'étant pas encore assez basse pour passer. Les bêtes piaffaient, hennissaient. Les hommes chantaient ou s'interpellaient bruyamment, avec de farouches éclats de voix, ou, dans leur impatience, insultaient la mer. Dès que l'eau leur parut guéable, ils s'élançèrent. J'eus sous les yeux, de la hauteur où j'étais assis, le spectacle d'une extraordinaire fantasia. bretonne.**

C'est le même spectacle à Paule lorsque les cavaliers exécutent leur course au triple galop pour se rendre de la chapelle du **ti marc'h**. Ces folles chevauchées ne seraient-elles pas une façon d'éprouver la protection du saint. Écoutons Radiguet à ce sujet : **D'après une croyance assez commune, les pèlerins se trouvant à l'abri des maléfices et des maladies jusqu'au coucher du soleil le jour du pardon, certains valets de ferme ne se font pas faute d'expérimenter cette grâce d'état en se livrant à des courses effrénées et à d'autres violentes prouesses d'équitation, le tout à la plus grande gloire du saint.**

Même son de cloche en Provence où, à l'occasion de la Saint Eloi, on cravache de la même manière : l'attelage part d'abord au galop au milieu des nuages de poussière et des claquements de fouet. En entrant dans le bourg, le char roule lentement et passe ainsi devant l'église où il reçoit la bénédiction du curé. Mais aussitôt après, il repart avec la rapidité de l'éclair ; les conducteurs laissent flotter les rênes et, malgré le danger auquel ils s'exposent, tous sont dans la ferme persuasion que, sous la protection de saint Eloi, ils n'ont rien à redouter.

Cavalcades en pays celtiques :

En Ecosse, saint Michel étant le patron des chevaux, on célébrait sa fête également par des courses de chevaux, nommées **oda** (Norse *odaidh* : a horse-fight), en particulier dans les Hébrides. **A Lingay, écrit Martin en 1695, le rendez-vous a lieu au bord de la mer Ils font des courses très disputées sur un grand espace de terre ferme sablonneuse. Les jeunes cavaliers n'ont ni selle ni bride, ni éperons. Ils n'ont que deux cordes. Au lieu d'un fouet, ils on une longue laminaire séchée au soleil.**

Dans l'île de Saint-Kilda, on marquait la Toussaint par une cavalcade avec dix-huit chevaux que les hommes de l'île montaient chacun leur tour, sans selle ni bride, avec seulement une corde. Il galopait du rivage à leur maison et chaque homme ayant effectué son tour, le rite était terminé.

Quand il visita l'île de Canna au XVIII^e siècle, Pennant fut frappé par la foule de chevaux. La veille de St Michel, les gens se rassemblaient au Cladha, cimetière, où chaque homme montait son cheval sans selle, prenant une fille en croupe. Le couple allait ensuite en procession jusqu'à une vieille croix en pierre, sans aucun doute, un menhir préchrétien, autour duquel ils tournaient trois fois dans le sens du soleil, retournant ensuite à l'auberge du village, où le garçon régala la fille.

Le feu de joie :

Revenons en Bretagne pour évoquer un autre rite populaire, le feu de joie dans son rôle purificateur et prophylactique. C'est en général, non loin de la fontaine qu'on allume le brasier. Le village a participé activement à sa construction. Voici, par exemple, comment, entre les deux guerres, on procède pour le tantad à Goudelin : plusieurs jours auparavant, on nomme les quêteurs de bois, deux par quartier (Deog Trevenou, Deog Koat ar roc'h, Deog N'ancouen, Deog Kerilis, Deog Rangaré, Deog Drevez). Chaque foyer donne deux ou trois fagots. Grâce à tout cet arrivage de branchages, les cantonniers ont constitué le tas : il est imposant. Le sabotier du village, qui ne met jamais les pieds à l'église, se rend dans un des endroits les plus inaccessibles du bois : c'est pour se procurer une belle pièce de hêtre, dans laquelle il va fabriquer une jolie paire de sabots. il va la sculpter puis l'accrocher au sommet de la perche installée au milieu du tantad.

C'est le prêtre ou une autorité de la commune qui allume le feu. Comme à Goudelin encore, on aura à coeur de donner un certain éclat à la cérémonie. Du clocher de la chapelle, on a installé un câble le long duquel un ange descend qui apporte la flamme. En certains endroits, on tire quelques salves de fusils à la fin du brasier, comme à la Madeleine en Pluméliau.

La tradition des feux de joie à l'occasion de ces pardons n'est peut-être pas très ancienne. Certains feux sont même récents. A St-Nicolas du Pélem, par exemple, au pardon de St-Eloi, on ne s'est mis à organiser un **tantad** que lorsque les chevaux ont fait place aux tracteurs. C'est peut-être ce qui expliquerait pourquoi nous n'avons pas trouvé trace de rites prophylactiques de passages des chevaux à travers la fumée, comme cela se faisait justement lors des feux de Saint-Jean ?

Religion populaire autour des chapelles

Que ce soit à l'occasion de pardons d'animaux ou non, tous ces rites se déroulent le plus souvent autour de chapelles rurales, de fontaines ou d'oratoires, à l'écart du centre paroissial, certainement dans des lieux, autrefois difficiles d'accès, et l'on peut se demander si le peuple ne faisait pas de ces minuscules sanctuaires le cadre idéal pour exercer sa religion à sa manière.

A l'église paroissiale, il est sous le regard direct et omniprésent des autorités, sous le regard de Dieu lui-même. A la chapelle, le croyant est dans son quartier, dans son environnement intime et familier, plus loin déjà de la hiérarchie cléricale, et sous les yeux d'un saint protecteur très proche de lui dont l'existence effective et le passage dans la paroisse sont souvent attestés par un certain nombre de traces, d'anecdotes ou de récits transmis par la mémoire du village.

Quand les paroissiens d'Yvias ou de Plourivo font des processions pour demander à saint Yves de leur apporter de la pluie, c'est à la chapelle du Minihy qu'ils se rendent et non pas à la cathédrale de Tréguier. Le jour du pardon du 19 mai, c'est encore au Minihy que l'on passe sous un prétendu tombeau de St Yves en signe de soumission et pour obtenir une grâce. C'est encore dans le même cimetière du Minihy et non pas à Tréguier que l'on ramasse des petits cailloux blancs, **meinigou sant Erwan**, que l'on jettera sur le champ de lin pour avoir une bonne récolte.

Le peuple est attaché à ses rites et rien ni personne ne peuvent l'en détourner. Vers 1840, dans la région d'Etables/mer, une chapelle avait été fermée et le pardon interdit. A la date traditionnelle, le recteur qui se promenait par là, eut la surprise d'apercevoir une procession, croix en tête, qui s'avavançait. Les habitants du quartier avaient chanté vêpres à la chapelle et célébraient - comme d'habitude - leur pardon....

Le recteur de Trédarzec avait beau avoir ôté la statue de saint Yves de vérité de son petit oratoire situé en bord du Jaudy, cela n'empêchait pas la pèlerine par procuration d'aller y pratiquer ses envoûtements. Il est vrai qu'elle y allait de nuit, évitant les regards officiels. Le peuple savait se faire discret pour procéder à ses rites populaires. C'est également la nuit tombée qu'avaient lieu les ablutions de Saint-Laurent-du Pouldour. C'est encore avant le lever du soleil sans se faire voir de personne qu'il fallait prendre de l'eau, **dour an heol**, à trois fontaines différentes pour soigner les insolations.

A Plougasnou, le clergé avait beau avoir délaissé depuis longtemps la minuscule chapelle de Sant-Jelvestr dans le marécage de Lann Festour, la foule continuait de s'y rendre en masse, chaque année, le troisième dimanche de mai, pour réclamer de belles récoltes ou de la réussite

avec ses chevaux car il y avait aussi dans la chapelle une statue de saint Eloi. Chacun rapportait de l'eau pour ses animaux et trempait une baguette de noisetier dans la fontaine située au pignon de la chapelle. La branchette plantée dans le champ de lin assurerait une belle récolte.

Quand même la chapelle s'était écroulée, ou avait même disparu, on gardait jalousement la statue du saint dans une ferme voisine et à défaut de pardon, comme à Plouaret et à Tréglamus, on la sortait en procession pour la clôture du battage lors du **tro al leur**, tour de l'aire. Les batteurs suivaient portant haut leur fourches sur lesquelles ils avaient tendu des sacs en guise de bannières. (St Memor à Tréglamus, saint Maudez à Plouaret). En remerciement d'une belle moisson, le saint avait bien mérité sa promenade.

Toujours à Plouaret, devant les ruines de la chapelle Saint-Mathieu, on venait en pèlerinage pour demander à l'évangéliste de guérir les rhumatismes. Dans ce but, on montait sur le cheval de pierre, qui se trouvait là, derrière le cavalier que l'on prétendait être le saint. (C'est l'anguipède qui se trouve aujourd'hui devant l'église de Plouaret.)

Le pardon aux chapelles : une fête identitaire

Mais avec le **marc'h Sant-Maho**, revenons à nos moutons, ou plutôt à nos chevaux. Le pardon aux chevaux dans les chapelles rurales n'est pas seulement une fête religieuse non orthodoxe, c'est aussi et surtout une fête identitaire, renforcée par la présence des animaux, un temps fort qui implique totalement une communauté réunie autour de son saint protecteur à la périphérie du centre paroissial .

Tout le quartier y participe. C'est SON pardon **Le peuple breton a**, selon Anatole Le Braz, **une façon tout individuelle d'entendre la catholicité : il veut des dévotions qui ne soient qu'à lui**. Il se charge de tous les préparatifs : c'est le nettoyage de la chapelle, de la fontaine et de leurs abords. C'est aussi leur décoration, avec beaucoup de fleurs en particulier, fleurs sauvages, fleurs des jardins. La table des offrandes est bien mise en évidence. On donne un coup de balai sur les dalles, on met de la cire sur les planchers des autels, on passe un coup de peinture sur les statues en bois (pas toujours heureux), on dispose des fleurs sur les autels, on allume des cierges, on installe des chaises. On nettoie les talus sur le circuit de la procession. Une équipe se charge, on l'a vu, de quêter du bois pour préparer le feu de joie.

Le pardon est aussi l'occasion pour les familles de se rassembler, de se retrouver dans la joie autour d'un repas convivial. Toutes les portes sont grand-ouvertes. On est prêt à recevoir tout visiteur, on a sorti le meilleur cidre, on va faire les choses **'vel vez gleet**, comme il faut. On invite la famille, tous les cousins à la mode de Bretagne qui se sont "exilés" dans les paroisses voisines. La cuisinière met les petits plats dans les grands. Elle est allée à la messe matinale pour être plus disponible.

Ce jour-là, l'honneur du quartier est en jeu. Tout le monde est présent. Une absence ne passe pas inaperçue. Praticants et non pratiquants s'y retrouvent. Des voisins fâchés se parlent à nouveau. On fait la trêve. Les Goudeliniais sont fiers d'attirer autant de monde dans leur chapelle placée sous un double dévotion : à la vierge et à saint Eloi. **"Elle a comme un pouvoir magique"**. disent-ils. On mesure la popularité du pardon au nombre de participants mais aussi à l'importance des offrandes. On ne nomme pas les donateurs mais plutôt la paroisse à laquelle ils appartiennent : celle qui s'est montrée la plus généreuse à l'égard du saint n'est pas peu fière !

A Plumeliau nous dit-on : celui qui donnait la plus forte offrande avait "l'honneur de porter le drapeau sur son cheval en tête de la procession". D'une année à l'autre, c'était toujours le même qui avait ce droit. Il était manchot. Il n'était pas plus riche que les autres, mais c'était pour l'honneur. **"Il venait voir mon père à plusieurs reprises"**, raconte un ancien du pays, **"et lui demandait si quelqu'un avait mis plus que lui. Dans l'affirmative, il ajoutait de l'argent pour être toujours le premier. Comme les offrandes cessaient à la fin de la messe, avant la procession, il revenait encore voir mon père pour être sûr de porter le drapeau."**

Dans la procession, le hameau est aux premières loges. Les enfants tiennent de petites oriflammes. La croix est généralement portée par un ancien du village. La bannière et la statue du saint sont aux mains des conscrits ou des costauds du hameau.

Emulation et liesse populaire :

Le pardon des chevaux fait, avant tout, la fierté des éleveurs. Ils ont mis leurs bêtes sur leur "trente et un". Extrêmement présentes à chaque temps fort de la journée, elles attirent tous les regards : crinières tressées, ou bien peignées, sabots cirés. "flot de rubans à l'oeillère, ou fleurs de papier, large soleil à cœur noir, couverture blanche sur le dos". C'est à qui aura la plus belle monture. : **"Il fallait voir les chevaux !"** s'exclame un paysan, sur un ton qui en dit long sur ses impressions. Si quelqu'un ne vient pas avec ses chevaux, on dit - ou on médit - : **"ils sont sans doute trop maigres"** Montrer l'animal avec ostentation est le moyen d'asseoir ou de conforter une réputation et d'acquérir un capital de prestige particulièrement utile dans le jeu économique, social et politique local.

Le pardon des chevaux est aussi le jour de la jeunesse, des garçons en particulier. Si les anciens sont fiers de leurs bêtes, ils sont aussi fiers des cavaliers qui ne sont autres que leurs fils, ou leurs valets, qui s'affrontent dans les courses. Ce sont ces compétitions qui donnent aux jeunes gens la meilleure occasion de s'affirmer, de rivaliser entre eux dans une épreuve de force et de danger. La société paysanne traditionnelle accorde beaucoup de prix à la performance physique. On est aussi dans une société de l'honneur.

Les courses sont préparées avec sérieux, longtemps à l'avance : "En période de moisson, nous dira-t-on, les bêtes sont en forme. On force sur l'avoine. On donne des graines de chanvre. Le désir de gagner est si grand qu'il donne parfois lieu à des tricheries."

Les courses de chevaux, telles qu'elles sont pratiquées dans les derniers temps, sont souvent au nombre de trois. Il y a toujours une course locale, puis une cantonale, et enfin une régionale. Le village peut ainsi participer aux trois compétitions. En cas de victoire, la réputation du village s'envole bien au delà du canton.

Les courses sont l'occasion pour les jeunes de rivaliser entre eux dans une épreuve de force et de danger. On est bien dans l'esprit des fêtes irlandaises de Lugnassadh : **this was a time for showing off the speed of one's horses, of competing in contests of skills and strength.** (C'était le moment de faire valoir la vitesse de son cheval, de montrer sa force et son adresse.

Écoutons cette description du pardon de St Gildas à Penvénan par Guillotin de Corson : **Dès que la marée baisse sensiblement, des centaines de cavaliers descendent vers les grèves venant de Plougrescant, Penvenan, Camlez et Plouguiel : arrivés sur la plage, ils n'attendent point que les flots se soient complètement retirés ; c'est à qui briguera**

l'honneur d'arriver le premier dans l'île : tous se lancent à la mer et rien n'est plus pittoresque que cette course effrénée des paysans bretons dont beaucoup mettent leurs chevaux à la nage au risque de se noyer avec eux. Mais nul ne craint pareil accident, St Gildas ne les protège t il pas ?

Même le saut de St Alar fait bomber le torse aux cavaliers : Sont ce les pierres de canalisation fraîchement mises à nu qui retiennent les chevaux de franchir le ruisseau , est-ce timidité de ces chevaux de labour ? Plusieurs hésitent mais tous sautent. Les cavaliers eux sont crânes, fort à leur aise. On les croirait nés à cheval", commente un témoin."

La course donne encore la meilleure occasion aux jeunes garçons de briller devant les jeunes filles. Elles sont ponctuées d'acrobaties, de sauts, de stations debout sur le cheval. On est toujours dans le même esprit. De même en Irlande on dit encore des fêtes de Lughnasadh : **It was a time for arranging marriages also since young people would be foremost in exhibiting their quality.** c'était aussi un moment favorable pour conclure des mariages puisque les jeunes gens étaient les plus en vue en faisant preuve de leur agilité.

Un observateur du pardon de St Eloi à Plérin confirme : **"Le pardon des chevaux était une sorte de fête de fiançailles. Les jeunes fermiers célibataires s'empressaient au retour d'offrir à leur douce sur la croupe de leur monture, une place toujours acceptée avec plaisir. Et on revenait en chantant, mêlant l'éloge du grand saint Eloi aux récits de toutes sortes : marchés, querelles, raccommodements, remarques plus ou moins charitables, projets d'avenir..."**

Les rencontres entre jeunes se prolongent aussi dans les danses. Ainsi à Paule le dimanche, après les courses, raconte un informateur, ma mère (née en 1887) disait qu'on dansait "à la gueule" (cad avec un chanteur) jusque la nuit , **dans rond**, dans un endroit triangulaire, empierré, près du **ti ar marc'h**. C'était avant 14-18.

La baignade des chevaux permet à ceux qui n'ont pas peur de l'eau ou de la boue de gagner un peu d'argent. Elle peut aussi donner l'occasion de montrer l'unité du groupe. Derrière ses chevaux, la jeunesse fait bloc : **"Il va sans dire que le privilège réservé aux garçons de ferme de baigner et de faire courir les chevaux n'est pas gratuit, ce qui donne lieu à d'amusants marchandages. Le tarif varie selon l'apparence plus ou moins cossue des pèlerins. J'ai vu de pauvres hères à qui l'on ne réclamait que dix sous", raconte un témoin, "d'autres mieux nippés auxquels on demandait vingt ou trente sous. Quant aux riches paysans, on exige d'eux jusque deux francs. La laderie de l'un d'eux fut cruellement punie. C'était un fermier à l'aise de Lennon, en veste du dimanche, les reins entourés d'un beau turban bleu à la mode du pays. Sur sa bonne mine on lui réclame quarante sous. Il discute, se fâche et décide enfin de faire faire lui même, par économie, la baignade à sa bête. il l'enfourche s'engage dans la mare. Aussitôt, un mauvais plaisant arrive au galop derrière lui, et l'éclabousse de la tête aux pieds. un autre le bouscule, tous deux le poussent sur l'auge si bien que le cheval perd l'équilibre et s'étale, entraînant son cavalier dans la boue. Je vous laisse à penser les éclats de rire, l'état où setrouvaient le beau chupenn et le turban de notre homme et sa fureur d'être ainsi ridiculisé. Pourtant il jugea prudent de ne pas chercher querelle aux auteurs de sa chute, qui lui fussent tombés sur le corps et il s'éloigna en tempêtant.(Plouyé 1913 S Joncour)**

Des incidents de ce genre ne manquent pas d'amuser les anciens dont les commentaires vont bon train. Pendant toute la journée, les chevaux sont, bien entendu, au coeur des conversations. La course de Plouyé est à peine terminée que tout le monde se retrouve autour d'un verre pour une prolongation. Chacun donne ses impressions, chacun défend sa chapelle. Les langues se délient d'autant plus facilement qu'elles sont bien humectées.: **"Echu an troioù ez eer d'an ostaliri savet en ur park e-kichen ar chapel....en em lakat a rejont ouz taol etouez un nebeut gwazed eus Kerglov, trous bras ganto o tivizout diwar benn o loened.(Plouyé 1913)** Les tours finis, on va à la buvette installée dans un champ à côté de la chapelle..ils se mirent à table parmi un groupe d'hommes de Kergloff qui faisaient grand bruit au sujet de leurs animaux.

Certaines victoires font longue carrière dans la mémoire du village. On parle et on parlera encore longtemps de telle jument, de tel nom, de telle couleur, qui a gagné la course de telle façon. On souligne la qualité des lignées produites dans tel ou tel village. Parfois, quelques mauvais perdants haussent le ton mais les plaisanteries arrivent toujours à point qui recollent les morceaux : **E pardon sant Aler, Keuñ erruas araok ar re all ewit ar wech kentañ**(Au pardon de saint Eloi, ce fut Regret qui arriva avant - les autres- pour la première fois (Keuñ était le nom du cheval), **d'habitud, keuñ vez dalc'hmat warlerc'h**, d'habitude, les regrets viennent toujours après .

Si les propos tournent encore à l'aigre, on change de sujet. On revient sur la vie du saint, longuement évoquée par le "pardonneur" au cours de son sermon : saint Eloi, évêque de Noyon, orfèvre et maître de la monnaie de Clotaire II, conseiller du roi Dagobert auprès des Bretons(se chargea d'obtenir la soumission de Judicaël, duc de Bretagne.), patron aujourd'hui des chevaux mais aussi de tous les ouvriers qui font usage du marteau et notamment des forgerons et maréchaux-ferrants. Dans les paroisses où sa statue rappelle l'événement, (Kerfourn, Louargat, Plouegat-Moysan, Gouezec, Spezet, Plozevet, Guiscriff, St Nicolas du Pélem...) on raconte la légende populaire du "pied coupé". Et chacun de conclure sur les grands vainqueurs de la fête : **saint Eloi et Monsieur le recteur ont fait une bonne journée !**

Pour les enfants enfin, le pardon des chevaux est encore plus grand que les autres. Le cheval, cette bête énorme, est pour eux un animal fascinant, celui que, dès leur plus jeune âge, il leur tarde de chevaucher, depuis les sauts sur les genoux du grand-père jusqu'aux cavalcades dans la cour de l'école, derrière un camarade harnaché par une ficelle de lieuse. Ce pardon va leur permettre de réaliser leur rêve, de monter enfin sur le dos d'un vrai cheval. Ce jour-là, on ne peut pas leur refuser cette faveur qu'ils réclament depuis longtemps.

Mais il y a d'autres tentations. Comme à toute fête religieuse de ce genre, ils tournent incessamment autour des petites boutiques, des étals de bonbons et de jouets. Contrairement à ce qu'ils ressentent dans les grands pardons, par exemple, ils ne craignent point de se perdre dans la foule, car ils sont sur leur territoire. De plus, c'est le cas de le dire, ils sont comme poissons dans l'eau à patauger dans la boue formée par le piétinement des chevaux, ce qui fait dire à certains parents : "Les enfants ?...on ne les trouvait pas ce jour-là, on ne les voyait pas". Ce jour-là, ils avaient droit à quelques gâteries. Ils étaient surtout à leur affaire dans la boue ! Le lundi matin, il se levaient très tôt et revenaient sur place pour chercher autour des bistrots et voir s'il n'y avait pas quelques petits sous enfoncés dans la terre humide."

La terre humide, nous voici encore en présence de l'eau. Son rôle dans ces pardons d'animaux n'est plus à démontrer et il ne se limite pas au temps de la fête religieuse. Recueillie dans une

fiolle à la fontaine sacrée, versée sur les animaux restés à la ferme, elle prolongera le pouvoir du saint protecteur jusqu'au domicile de ses dévots et pour les reste de l'année.

Bibliographie :

Anatole Le Braz, Au pays des pardons, Rennes 1898

F. Marian Mc Neill, A calendar of Scottish festivals, Glasgow 1959

Caitlin Mathewss, The Celtic tradition, Longmead, Dorset 1989

Claude Millour, Les saints vétérinaires de Bretagne, Skol Vreizh

Ogée, Dictionnaire historique et géographique de Bretagne

Georges Provost, Pardons et Pèlerinages en Bretagne aux XVIie et XVIIIe siècles, Thèse Rennes 1995

George Seton, St Kilda, Edinburgh 1980

Emile Souvestre, Les derniers bretons

Arnold Van Gennep, manuel de Folklore